

Annie Tardits

Écrire dans la psychanalyse

À propos de *Abîmes ordinaires* de Catherine Millot¹

Ce n'est pas facile de parler d'un livre qui entend écrire de la vie la plus secrète, secrète au point de l'être pour celle qui l'écrit. Que ce secret reste secret pour soi-même marque bien que la vie secrète n'est pas la vie privée, celle que l'on protège du public ou celle que l'on y exhibe. La vie secrète c'est tout autre chose, dont on ne peut faire monstration car elle est énigme, point d'opacité. Une psychanalyse, c'est « l'étrange désir », « qui n'a de cesse de dissiper le mystère pour saisir l'humble réalité, la réponse "tout spécialement connue", comme disait Lacan, à l'énigme d'une vie ». C'est « l'étrange entreprise » de « celui qui s'acharne à trouver la clef de ce qui l'a le plus secouru, au risque de le perdre ». Articulée à l'analyse, l'écriture vient ici soutenir cette entreprise acharnée.

S'il importe de souligner la radicale différence entre vie secrète et vie privée c'est qu'une confusion entre les deux pourrait induire chez le lecteur une curiosité ou, comme en miroir, une réserve, voire une défense. Une des qualités du livre est de décevoir une possible curiosité, de faire céder une possible défense, et de réserver, à leur place, une surprise au lecteur : cela dans le temps final où se défait le fantasme que traque et construit l'écriture.

Par son propos, son mouvement et la surprise qui advient, le livre ne manque pas de faire penser à Theodor Reik. De la surprise, Lacan a pu écrire, en la référant à Reik, que c'est ce qui est attendu de la séance d'analyse et en même temps ce qu'on se refuse à attendre « de crainte d'y mettre trop le doigt ». Car ce que nous avons à surprendre, et ce qui peut nous surprendre, est « quelque chose dont l'incidence originelle fut marquée comme traumatisme² ». C'est exactement ce qui surprend dans ce livre : qu'il parvienne à dénuder ce quelque chose dont l'incidence a été marquée comme traumatisme, qu'il parvienne à le dégager du fantasme qui constituait une fenêtre, mais aussi bien un voile, sur ce réel. Dans le récit du deuxième souvenir un signifiant apparaît par deux fois, pour qualifier la chambre et la langue ; ce signifiant – étrangère, étranger, étrange – parcourt le livre jusqu'à la dernière page mais son incidence ne se saisit qu'à la fin.

¹ C. Millot, *Abîmes ordinaires*, Paris, Gallimard, 2001. Présenté à la soirée de la librairie de l'E.P.S.F. le 13 décembre 2001.

² J. Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », dans *Scilicet 1*, Paris, Seuil, 1968.

Sur la voie exigeante et aride de construction du fantasme, autre chose peut prêter à malentendu : les tentatives de nomination de l'état produit par l'inversion du signe du vide. Vol de l'esprit, état de grâce, *Gelassenheit*, extase, sentiment océanique, ces noms, ces repères pour identifier la liberté souveraine, la sérénité heureuse, voire l'exaltation qui résultaient de ce changement de signe de la dérélition, peuvent dérouter la lecture. Ces « viatiques », pour reprendre une expression du livre, peuvent détourner de lire le parti pris, formulé dès la page 20, de « chercher ailleurs, chez les laïcs, le témoignage d'une expérience semblable mais qui ne soit pas référée à Dieu, fût-il celui de la théologie négative ».

Distraite, en quelque sorte, du propos du livre, je n'ai pas lu la phrase de Sartre mise en exergue de la dernière partie : « L'athéisme est une entreprise cruelle et de longue haleine. » Je n'ai pas su lire non plus la formulation de ce qui fait le caractère « profane » du livre : « Je dus me rendre à l'évidence : j'étais incapable de penser la dérélition sans son retournement en béatitude. Il me fallait élucider ce nœud [...] Peut-être était-il temps d'en finir avec la monotonie des rédemptions, et comme il serait beau de se passer du salut. » Là réside une autre heureuse surprise du livre ; il éclaire ce qui pour Freud faisait la psychanalyse radicalement profane. « Entreprise de nettoyage », de « mise à sec du sens », une psychanalyse défait la passion incestueuse qui noue étroitement les deux versions religieuse et sexuelle du sens. L'écriture est ici convoquée pour participer à cette tâche.

La surprise, au sens que Lacan retient de Reik, a pour corollaire une question sur l'écriture dans son rapport avec la psychanalyse, précisément avec une psychanalyse. C'est une question difficile à articuler mais dans laquelle la singularité de la recherche de C. Millot nous permet d'avancer. Il a fallu ce livre pour élucider le nœud du fantasme, pour épuiser le sens et faire advenir « un vide sans emphase, un vide tranquille sans angoisse ni extase ». Il a fallu ce procès d'écriture et de passage par l'écriture d'un certain nombre d'écrivains. *La vocation de l'écrivain* avait interrogé l'expérience intérieure à la source de leur vocation : était-elle fantasme inconscient ou accès à un réel ? *Gide, Genet, Mishima. Intelligence de la perversion* avait interrogé le commun pouvoir de l'acte d'écrire et de la position perverse de transmutation de la souffrance en jouissance. La question du « écrire » dans la psychanalyse, dans le discours analytique et pas seulement dans la théorie qui s'en élabore, reste une question ouverte dans laquelle la singularité d'une mise en relation de la psychanalyse avec le procès d'écriture permet d'avancer.

Le livre évoque l'attente initiale que la psychanalyse restitue le vide rencontré et le salut que permettrait le consentement à la perte. Il évoque après-

coup cette conception rédemptrice tout en interrogeant sa possible persistance comme point opaque au fondement de l'entreprise analytique, côté analysant sûrement mais peut-être aussi côté analyste. Le travail d'évidement, de déblaiement, qui obéissait à l'impératif de ménager le vide, et cela pas seulement par l'*otium cum dignitate*, rencontrait un autre impératif sans contenu : quelque chose aurait dû prendre place au sein de ce vide. Écrire serait ce quelque chose, ayant pour vocation d'engendrer ce vide. C. Millot dit avec humour comment elle a tranché en coupant sa vie en deux, en se faisant Marie le matin, Marthe l'après-midi, l'une engendrant le vide, l'autre élucidant l'énigmatique exigence de cet engendrement.

Écrire, ce fut d'abord « aller chercher chez les autres la réponse qui me manquait ». Et puis il y a le pas de ce nouveau livre, le pas au sens d'un franchissement, où peut-être Marthe et Marie ne font plus qu'une. Si « écrire c'était m'efforcer de me tenir au bord des abîmes, au plus près de cette faille, de ce point de tourbillon où prend sa source le fantasme et où je tentais de saisir la bascule qui s'opère de la déréliction à la jouissance, à ce vide béatifique dont je restais incurablement nostalgique », si écrire c'était d'abord cela, écrire ce livre c'est faire le pas de s'affranchir du salut, c'est-à-dire du fantasme, y compris du fantasme d'un réveil absolu, d'une sortie définitive du fantasme. Quel sort s'en trouve réservé au salut par l'écriture ?

Envisager la conjonction de Marthe et de Marie pose la question de l'acte d'écrire dans la psychanalyse, et donc la question de l'écriture dans son rapport avec un dispositif de parole où le sujet de l'inconscient est supposé apprendre à lire. Lacan nous dit dans *Encore* que dans le discours analytique l'histoire de l'inconscient ça n'est que ça et il ajoute « seulement ce que vous lui apprenez à lire n'a absolument rien à faire, en aucun cas, avec ce que vous pouvez en écrire ». Le pas de ce livre produit une construction du fantasme qui ne manque pas d'évoquer le texte de Freud « Constructions dans l'analyse ». Si ce que l'analyste peut « en écrire » concerne son opération dans la cure même, ce livre, au-delà de la singularité, dont il témoigne, d'un rapport entre psychanalyse et écriture, nous encourage à penser l'articulation du « en écrire » de Lacan avec la voie, proposée par Freud, de la construction.